NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

60 N° 2 1933

Lettre à un professeur d'Université

Maurice CLAEYS BOUUAERT

p. 117 - 140

https://www.nrt.be/en/articles/lettre-a-un-professeur-d-universite-3458

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Raisons personnelles de croire

Mon cher Professeur (1),

Dans notre dernière conversation vous reveniez encore sur les difficultés, que vous ne pouvez pas, dites-vous, ne pas éprouver. Vos études, vos collègues, la marche naturelle de votre esprit, tout les soulève. Vous me disiez que j'avais peut-être raison d'écrire, en un article paru en cette Revue même (juillet 1927, p. 481), que la disproportion entre le développement intellectuel dans toutes les directions et la connaissance religieuse rudimentaire, enfantine, fait pâlir, plier, succomber celle-ci, mais que, pour votre part, vous craignez instinctivement d'approfondir les motifs de votre foi, et de consulter les théologiens. Leurs réponses vous troublent parfois davantage; elles vous scandalisent parce qu'elles semblent ne pas tenir compte des difficultés réelles, passer à côté d'elles; vous avez l'impression que les fondements de votre foi sont ébranlés, et que ceux de la foi des théologiens ne sont pas plus solides, qu'ils sont faits d'ignorances et d'illusions. Que de difficultés vous m'avez proposées, et j'avoue bien volontiers qu'elles forment un ensemble convergent. Permettez-moi d'en rappeler brièvement une première série.

Rappel des objections et difficultés.

On nous prêche, dites-vous, que l'Église enseigne au nom de Dieu, donc avec une autorité divine; qu'elle n'enseigne que ce que Dieu même a révélé; que donc nous devons croire en cet enseignement par-dessus tout, que nous serions coupables d'admettre un doute volontaire à ce sujet, car on ne peut mettre

(1) Cette lettre n'a rien et ne veut rien avoir d'un exposé systématique et scolastique; elle est née de l'expérience concrète des âmes; elle rappelle des objections maintes fois entendues dans des confidences d'intelligences d'élite, éprouvées dans leur foi; elle résume et groupe les réponses qu'on a tâché de leur faire, et qui, on croit l'avoir constaté, furent toujours bienfaisantes.

en doute ce que dit Dieu, la Vérité même. Sans doute, disiez-vous, il en serait bien ainsi, si nous étions certains du fait même de la révélation; mais c'est précisément ce fait qui me paraît mal établi, sa preuve insuffisante. Alors, quelle est la faute, si je doute ? Car c'est le fondement même de la certitude de foi, qui m'est enlevé, le fait que la vérité, que l'autorité de Dieu soit engagée, n'étant plus certain ? De quel droit prétendre que je ne puis douter de ce fait, de ce fondement, sans faute grave ?

« Pour que le fait de la révélation divine soit certain pour moi, on me dit que je dois connaître avec certitude la vérité historique de la résurrection de Jésus-Christ, la véracité des évangiles et de toute la tradition apostolique, contenant, entre autres points fondamentaux, l'institution de l'Église et la divinité de Jésus. Mais comment puis-je être certain de cette historicité ? Je ne puis l'étudier par moi-même; il ne suffit pas, pour l'établir, de généralités concernant l'authenticité et la véracité des auteurs d'évangiles, pris en gros; c'est en détail, et de près qu'il faut y regarder ! Les critiques les plus savants — et l'on n'a nul droit de suspecter leur sincérité —, tout en reconnaissant peut-être cette authenticité en gros et cette véracité sur bien des points, se tiennent pour convaincus qu'il faut faire un départ entre le vrai et le faux, et c'est tout juste le « merveilleux », ce qu'on appelle miracle et prophétie, qui leur paraît ou certainement inauthentique ou sujet à caution. Pourquoi puis-je, dois-je être certain qu'entre ces assertions de savants indépendants et cherchant la vérité d'une part, et, de l'autre, les exégètes et théologiens catholiques, je dois donner la préférence à ceux-ci ? Nos exégètes ne sont-ils pas à leur insu tributaires des idées reçues dans leur enfance ? L'Église qui affirme prêcher au nom du Christ ressuscité, Homme-Dieu, n'est-elle pas en cela une survivance de la crédulité d'antan, d'inspirations religieuses très nobles, mais tendant naïvement à traduire par des légendes et des symboles ce qui n'était que le résultat de sentiments et d'idées ? Né sous d'autres cieux, je serais mahométan, bouddhiste et je me croirais tenu à d'autres traditions ! Quand bien même vous me paraîtriez, à première vue, avoir de bons arguments pour la vérité des miracles

de Jésus, je ne serais pas encore convaincu : je voudrais entendre d'abord l'autre cloche; de quel droit ne pas chercher à l'entendre ? me dispenser de lire Loisy, Renan, Edouard Meyer, J. Weiss, etc. ? Et quand, après avoir lu ceux-ci, je penserais que les exégètes et historiens catholiques ont raison, serais-je absolument sûr de n'avoir nulle part subi inconsciemment l'influence de préjugés, de préférences de sentiment ? Mon bon vouloir ne m'a-t-il pas induit à taxer trop vite d'invraisemblances les hypothèses adverses ?

Prenons la question des Évangiles.

Marc, qui est-il ? on dit qu'il fut secrétaire de Pierre; qu'il est l'écho de sa prédication. Mais n'a-t'il rien ajouté, dans le laps de temps qui s'écoula entre les premiers jours de la prédication de Pierre, et la rédaction et l'acceptation de son évangile ? Que ne racontent pas les « missionnaires » de campagne ? Matthieu ? Qui est-ce ? Un interprète, anonyme pour nous, travaillant, assure la Tradition, sur le modèle aramaïque de l'apôtre saint Matthieu. Mais quelle est la valeur de cette tradition ? et la garantie qu'au cours du travail d'interprétation rien ne fut ajouté, modifié ? Luc, assure Harnack, fut colossalement crédule; qu'est-ce qui prouve qu'il ne le fut pas au moins un peu, assez pour recueillir bien des traditions légendaires ? Jean ? Qui est-ce ? En dehors des catholiques, combien croient que ce fut l'apôtre saint Jean, fils de Zébédée ? Et ceux qui y croient — Drummond par exemple, dites-vous, — admettent-ils l'historicité des miracles, qui y sont racontés ? Vous, mon Père, vous m'affirmez que vous êtes tout à fait sûr et de l'authenticité et de l'historicité, que vous en avez fait l'examen critique, pas à pas, en vous aidant autant des adversaires que des partisans. Quand j'aurai le loisir, je vous prendrai pour guide, mais ferai-je bien en cela ? Et quand bien même vous arriveriez à me paraître avoir raison, serai-je tellement sûr de ne pas me tromper avec vous ? Or, si Jean ne compte plus, les preuves de la résurrection sont-elles encore tellement fortes ? Il y a Paul. Mais qu'est-ce au juste que Paul a vu ? L'article de Mgr Ladeuze, que j'ai lu l'autre jour, veut prouver que Paul s'est tenu pour certain de voir Jésus, dans la chair réanimée, celle qui

avait été mise au tombeau, et qu'il entendait de la même façon les apparitions aux Douze, dont il est le témoin indirect. Témoin indirect, bien sûr! Mais Dieu sait ce qui se cache derrière les textes : « Il est apparu à Céphas »! En tout cas les savants protestants, même les plus pieux, ne sont nullement convaincus. Historiquement, critiquement, puis-je l'être jamais? Soyons francs. Je ne saurais, moi profane, devenir ou rester certain de la résurrection et, en général, des miracles du Christ, que par confiance. A qui faire confiance? Et pourquoi? Car je dois tout de même savoir pourquoi! Un don de foi, « qui me ferait faire crédit sans m'en indiquer les raisons, serait un don qui me ferait poser un acte peu humain, un don indigne de l'homme, indigne de Dieu?

Faire confiance aux savants? Au nom de leur science? Mais non, car je serais leur tributaire, à la merci de leurs fluctuations, de mes relations. Ne devrais-je pas préférer les grands exégètes de Berlin à mes professeurs de collège, aux professeurs de séminaire? Et l'homme du peuple, qui devrait fonder sa foi sur la confiance en la science? Comment ne se tromperait-il pas dans son choix entre le savant professeur d'Université, médecin, historien ou philosophe, dont il entend parler, et son curé qu'il sait ignorant de la critique et de la philosophie modernes? Pourquoi, au nom de la science, préférer l'affirmation de tant de prêtres qui ne se posent même pas les problèmes critiques, au grand nombre — ils sont dix, cent contre un, à Londres, à Berlin, à Paris — des exégètes indépendants? Donc, ce n'est certainement pas aux savants, à cause de leur science, que je dois, que je puis faire confiance pour la crédibilité de ma foi catholique!

Alors, c'est aux prêtres? A cause de leur compétence ecclésiastique? Mais celle-ci n'est-elle pas une contrainte professionnelle? laquelle a entraîné une déformation professionnelle aussi? Ils ont engagé toute leur vie sur leur croyance. Sont-ils capables de garder un regard clair, non prévenu?

Certains raisonnements ecclésiastiques qui se donnent pour théologiques sont déroutants pour le moins. J'ai lu tout récemment, dans une revue d'apologétique, l'article d'un savant

religieux, entreprenant d'exposer le mystère du péché originel en soutenant que, puisque l'œil et la main d'un assassin sont réputés coupables du meurtre, en vertu de leur incorporation à la personnalité du criminel, bien que cet œil et cette main n'aient pas posé d'acte volontaire, ainsi il n'est pas contraire à la raison, à la justice, de rendre tous les hommes coupables à cause du péché d'Adam, pour la raison que l'humanité entière ne forme qu'une race, un ensemble... solidaire... Ainsi une comparaison boiteuse, parce que le dogme lui paraissait l'exiger, suffisait à masquer à la perspicacité de ce savant théologien l'irréductible sophisme qu'il y a à assimiler l'unité du corps en une seule personne humaine, avec la solidarité d'une race où chaque individu est une personnalité distincte, douée d'intelligence et de volonté, créée pour se faire à soi-même sa destinée! Si les théologiens, en matière de réflexion obvie, sont capables de falsifier à ce point les opérations de l'esprit — et combien d'exemples analogues j'ai rencontrés — quelles raisons ne devrai-je pas avoir pour légitimer devant ma droiture la confiance aux théologiens en matière de critique historique sacrée? Ne seront-ils pas des avocats, cherchant à faire prévaloir leur thèse, dominés par ce qui, selon eux, *doit être*, et aveuglés par rapport à « *ce qui est* »?

Or, il est nécessaire que la crédibilité soit assez forte pour légitimer un assentiment comme celui-ci : « Je puis et dois croire, de toute mon âme, à jamais, que ces prêtres disent vrai, et je suis absolument sûr que tous les adversaires, si savants soient-ils, le fussent-ils cent fois plus que nos prêtres, sont dans l'erreur; leur contradiction ne peut entamer légitimement ma certitude ». Il est nécessaire que je voie les motifs de pareille certitude, aussi irrévocable, aussi absolue.

D'autant que l'édifice de foi que je bâtirai dessus, est colossal, comporte des dogmes à faire chavirer la raison! L'éternité de l'enfer, le péché originel, l'Incarnation, la Trinité, la Rédemption, la transsubstantiation! Les théologiens assurent qu'aucun de ces mystères ne va contre la raison! Mais le montrent-ils toujours? L'expérience que je fis, quant au péché originel, semblait prouver

que non. Quand on y regarde de près, se rend-on bien compte qu'on échappe à la contradiction flagrante ? Présentant leurs propres explications, leur système à eux, les théologiens d'une école accusent ceux de toutes les autres écoles de n'éviter la contradiction qu'en la dissimulant sous des formules vides de sens, « des mots »! A qui croire ?

Mais, si ni les preuves philosophiques, ni les investigations critiques, ni la confiance à faire aux savants, ou aux théologiens, ou aux prêtres, ne suffisent à asseoir de manière ferme, rationnelle, la crédibilité de ma foi, alors où prendrai-je le credendum ? Car à ce *credendum*, il ne s'agit pas de croire : il faut le voir. « Non crederem, disait saint Thomas, nisi viderem esse credendum ».

« J'entends encore tel brave garçon me dire : « C'est heureux qu'on enseigne la religion pendant l'enfance; sans quoi personne ne croirait ». Ce jeune homme, très intelligent, très moral, avait suivi avec grand succès les humanités dans un collège de Jésuites; il avait reçu le cours d'apologétique, et ses professeurs dans les classes supérieures, je les connais, étaient éminents. Moi-même, étant enfant, je n'avais guère de difficulté à croire; au cours d'apologétique, on me présenta des « objections », mais sous forme d'extraits inoffensifs; et je continuai candidement à me croire certain. Intellectuellement, je ne le suis plus, et tâche de me cramponner; autour de moi, plusieurs de mes collègues, qui ont le renom d'être des croyants fervents, préfèrent, me disent-ils, ne pas se demander, sur quoi repose leur foi. Avons-nous donc perdu la foi ? De quel droit un P. Gardeil imprime-t-il que l'on ne peut révoquer en doute ce qu'on a cru dans l'enfance, parce que l'assentiment à été donné une fois pour toutes ? On a fixé son jugement, dit-il, on ne peut pas le révoquer, pas plus qu'un juge, une fois qu'il a prononcé sa sentence ? Pourquoi donc ? En présence d'un « fait nouveau », un juge n'a qu'à se déjuger! Depuis mon adolescence, j'ai appris bien des faits nouveaux. De quel droit m'emprisonner dans un assentiment d'enfant, si je ne vois plus le *credendum ?* Évidemment, le P. Gardeil suppose **un don, une lumière intime, infusée en moi par Dieu; mais**

qu'est-ce que cette lumière qui ne me fait plus même voir le credendum, la crédibilité de ma foi ? Il me l'impose en vertu de son système qu'il prétend être le système catholique. Mais, encore une fois, de quel droit maintenir ma certitude, alors que les fondements de cette certitude me paraissent, sinon renversés, du moins branlants, insuffisants ?

Mon cher ami, je crois que je puis m'arrêter; vous m'avez exposé encore d'autres difficultés, mais celles-ci constituent déjà un ensemble respectable, et la solution que cet ensemble demande vaudra pour les autres, quitte à l'appliquer en détail plus tard.

Point de vue partiellement légitime, mais inadéquat.

Je ne crois pas avoir diminué la force de vos objections, en atténuant quelque peu parfois l'expression; j'ai tenu d'ailleurs à sympathiser à fond avec vous, et à rendre le ton de protestation angoissée avec lequel vous parliez. Car vous sentiez votre foi menacée, et d'autre part vous aviez l'impression d'une contrainte intolérable, exercée sur vous au nom d'un « don » qui vous semblait un « deus ex machina » une invention presque, un a priori. Sur certains points, je vous donne raison. Il est trop vrai que la crédibilité de votre foi ne peut consister en un verdict de savants, quels qu'ils puissent être: toutes leurs *autorités* réunies ne peuvent pas produire plus qu'une présomption humaine, et il faut davantage pour établir un credendum absolu, irrévocable, portant sur le fait que c'est Dieu qui a parlé, Dieu qui s'est révélé, et fait encore de nos jours interpréter sa révélation par des hommes, Dieu qui communique à cette interprétation d'hommes une autorité divine. Il est vrai encore que la crédibilité, pour l'immense majorité des hommes, même des savants, est affaire de confiance, sûrement bien placée, mais encore est-il indispensable qu'avec notre rectitude d'esprit nous puissions juger de ce « sûrement ».

Je ne conteste pas davantage la légitimité des questions que vous posez, des objections que vous formulez et dont vous demandez une solution adéquate; au contraire, je proclame avec vous qu'elles sont non seulement légitimes, mais nécessaires, que c'est aveugler et fausser votre intelligence que de vous les

dissimuler. Je ne prétends nullement que vous deviez ni même puissiez vous immobiliser l'intelligence en un stade enfantin, dépourvu de critique : non, quand la religion catholique interdit le doute volontaire à celui qui a reçu « le don de la foi », ce n'est évidemment pas en vertu d'une preuve rationnelle irrévocable faite une fois pour toutes, ni même d'une illumination aveugle dont vous n'auriez nulle conscience, c'est au contraire à cause de « signes visibles » permanents, dont, normalement, vous devez avoir et garder connaissance. Non! vous, ni vos amis, croyants fervents comme vous disiez, vous n'avez pas perdu le don de la foi, vous le savez aussi bien que moi; malheureusement, il faut avouer que vous avez perdu quelque peu le contact intime avec le surnaturel dans l'Église et cela vous devez le reconnaître vous-même. Or c'est par des signes surnaturels, évidemment, que doit se prouver la vérité d'une foi surnaturelle. De la sainteté, du miracle — les signes de Dieu dans l'Église comme je le dirai plus loin — vous êtes à grande distance, vous ne vivez, vous ne vous mouvez guère que dans les milieux mondains : est-ce là que sont les saints? est-ce là que se discernent les miracles visibles de l'Église ?

L'attitude intellectuelle et morale requise.

Puisqu'il s'agit, par hypothèse, de découvrir les signes de Dieu, les marques de l'action de Dieu ici-bas, pensez-vous que l'attitude première et fondamentale soit l'attitude critique? Vous ne pouvez pas vous enfermer à priori dans les catégories étroites et préformées de conceptions purement humaines, vous devez ne pas refuser à priori d'accepter ce qui vous paraîtrait en partie mystérieux, incompréhensible, ce que vous ne pourriez vous expliquer de part en part. Il vous faut admettre que votre intelligence reçoive une lumière supérieure à elle-même; du moment, bien entendu, que c'est à cause de ce qui apparaît vérité absolue que l'intelligence accepte le mystère. Nous n'interprétons pas les « signes de Dieu » par la réflexion de l'esprit, qui nous replie sur nous-mêmes et sur l'objet de notre connaissance, puisque le

signe précisément, révèle autre chose que nous et que lui-même; nous l'interprétons par l'ouverture de l'âme à l'Autre qui se manifeste dans le signe. Cette attitude ouverte envers le Maître et l'Ami qui s'annonce n'est point une attitude d'assurance et de confiance en soi; elle est confiance, amour et respect de Dieu pressenti, c'est-à-dire droiture morale et obéissance à la vérité suprême, qui commence de se découvrir à nous et d'exiger notre adhésion, jusqu'à l'assentiment total de la foi s'abandonnant à Dieu.

Confiance donc et en même temps humilité. Et par l'humilité, je n'entends nullement une renonciation quelconque à l'autonomie de l'intelligence quand il s'agit de juger *ce qui est*, j'entends uniquement l'ouverture, la noblesse, la force de reconnaître que « ce qui est » dépasse l'homme, ne peut venir que de Dieu : en d'autres termes obéissance à la vérité, dans toute sa grandeur.

Quand je dis : confiance, ce n'est donc nullement confiance aveugle, commandée par un acte de volonté arbitraire, non justifié par le fait lui-même; au contraire, c'est le fait qui impose l'acte de confiance comme une obligation. Enfin, l'âme humble, confiante, reconnaissant que Celui qui est la source d'une vérité et d'une bonté plus qu'humaine daigne la convier à entrer en part de cette vérité et de cette bonté, se reconnaîtra obligée à l'aimer. L'amour de la vérité impose alors l'acte de foi, par lequel l'homme se livre définitivement à la vérité qui lui apparaît de la part de Celui qui est le vrai, le Bien même. Bref, avant de passer aux arguments, j'ai cru devoir d'abord vous inviter en quelques mots à ne pas perdre de vue la préparation intellectuelle et morale qui est normalement indispensable sur le chemin de la foi.

Principe général de solution : le signe de l'Église.

Vous m'entraînez par vos objections dans le champ des recherches critiques et historiques, dont vous avez parfaitement mis en relief la complexité scientifique et vous négligez la base principale de la crédibilité : les réalités de fait que vous présente,

antérieurement à toute investigation scientifique, l'Église catholique, comme telle. En effet, c'est l'Église qui est pour nous le témoin de Dieu et de Jésus-Christ. Par sa doctrine, par son action sur l'esprit et au cœur des hommes, elle apparaît investie des signes dans lesquels Dieu manifeste son autorité, sa volonté qu'elle soit crue et suivie quand elle oriente vers Jésus-Christ. Quand Jésus vivait, Jésus était le témoin de son Père, du « seul vrai Dieu ». Quand il parlait et agissait, c'était en Lui, dans sa doctrine et dans ses œuvres, que Dieu révélait sa vérité, sa volonté; croire en Jésus-Christ, c'était croire à cause de l'autorité divine qu'il invoquait, qu'il *montrait* dans la sanction divine des œuvres venant appuyer sa parole. Depuis que Jésus a disparu aux yeux des hommes, c'est en la personne de ses apôtres, les fondateurs de l'Église, que les signes ont été visibles, venant confirmer le témoignage qu'ils rendaient, l'interprétation qu'ils faisaient, des principes, et de la personne de Jésus; après les apôtres, c'est en leurs successeurs, en un mot, dans l'Église, de tous les temps, à chaque siècle, qu'apparaissent, en fait, toujours des signes analogues, continuation visible, héritage non méconnaissable, appartenant en propre à l'Église. Ceux-là même qui ne peuvent pas remonter, historiquement, avec une certitude d'ordre critique, au fait de l'institution par Jésus-Christ, au fait de la résurrection, possèdent dans la connaissance de ces signes divins en l'Église, la preuve visible que l'Église dit vrai, qu'elle remonte à Jésus-Christ, qu'elle a avec elle l'autorité de Dieu en Jésus-Christ. Ces réalités toujours actuelles, toujours présentes, vous pouvez en avoir connaissance sans autre intermédiaire que l'usage humain de votre sens droit, de votre rectitude morale, de votre équilibre intellectuel. La voie droite pour la certitude religieuse, c'est la prise de possession des réalités de l'Église: là se trouve la véritable tâche de l'apologétique. Je vous avertis du reste qu'aucun livre, a fortiori aucun article comme celui-ci, ne remplace le contact avec ces réalités, et qu'aucune apologétique ne peut faire plus que d'ouvrir le point de vue juste et vrai. A chacun de diriger et d'attacher le regard de son esprit.

Les deux signes qui, dans l'Église, font remonter à Jésus-Christ.

Les signes par lesquels Dieu se manifeste dans l'Église sont du même ordre que ceux que l'Église atteste de Jésus-Christ : la *sainteté*, le *miracle*.

La sainteté de l'Église.

La sainteté, dès qu'elle se présente sincère et vivante, frappe et conquiert tout homme sain et droit. Elle se manifeste comme une réalité extraordinaire *d'union parfaite à Dieu* par l'oubli de soi, de *vérité morale* constante et limpide, de *charité envers les hommes* allant jusqu'à l'héroïsme. Où l'humanité a-t-elle atteint les cimes de l'amour de Dieu, de la véritable sincérité, de l'amour du prochain sinon dans la vie des saints catholiques ? Et quand cette puissance de vérité et de bonté qu'est la sainteté apparaît indubitablement hors de proportion avec les forces de l'homme, même galvanisé par l'idéal, alors elle n'est plus seulement un témoignage de l'efficacité de l'idée de Dieu sur l'esprit humain, elle devient une preuve vivante de l'action directe de Dieu dans l'homme; alors l'homme lui-même est devenu une preuve vivante de Dieu, un « signe » que Dieu est avec lui.

La sainteté de l'Église, c'est sa puissance effective d'unir les hommes à Dieu, non seulement par la doctrine, — ce serait pure théorie comme chez Plotin — mais par toute la vie. Cette puissance se révèle dans l'action sanctifiante de l'Église au milieu du monde, en dépit de toutes les faiblesses et de toutes les fautes par lesquelles ses fidèles et ses prêtres laissent l'esprit du monde prévaloir en eux et ternir l'image de Jésus-Christ.

Qu'en dépit de ces influences et de ces défections, l'Église parvienne à maintenir intégrale la doctrine de vie qu'elle propose, notamment en matière de chasteté et de charité universelle, poussée jusqu'au sacrifice complet de soi, au profit d'étrangers ou d'ennemis, et surtout qu'elle réalise cette doctrine dans la mesure même où les hommes se livrent à sa conduite, c'est là le signe décisif pour qui veut le comprendre pleinement : pareille

doctrine, pareille puissance de réalisation viennent de plus haut que les hommes et le monde! Et voici la contre-épreuve : en toute religion, l'homme ne se sanctifie qu'en suivant la lumière de sa conscience; mais, tandis que dans l'Islam, le Protestantisme, etc, la conscience prescrit de « dépasser » sa religion, dans la religion catholique seule, cette lumière montre à tout esprit droit qu'il a le devoir de suivre intégralement les principes de sa foi. *La sainteté est donc note distinctive de l'institution comme telle.*

La sainteté de l'Église apparaît d'emblée dans chacun de ses *saints*. Sans doute leur sainteté est aussi le résultat de leur effort vers l'idéal, mais leur perfection, même apparente, est avant tout le produit d'une énergie qui dépasse sans proportion tout ce qui peut jaillir de l'idéal et des forces humaines : l'énergie de l'Église. En effet, qu'on étudie l'héroïsme humain en n'importe quel domaine, toujours il se montre limité à tel ou tel ordre de biens, et il permet dans les autres domaines toutes les revanches de la faiblesse humaine. C'est pourquoi il y a un abîme pour ainsi dire infini entre la psychologie des grands hommes et celle des saints. Seuls, ceux-ci apparaissent porter visiblement quelque chose de divin dans leur humanité : c'est le signe de Dieu, c'est Jésus transparaissant en eux, parce que c'est lui qui les anime au point de transfigurer leur action et toute leur personnalité.

C'est pourquoi une vie telle que celle du curé d'Ars est à elle seule une apologétique démonstrative et péremptoire. Cet homme résume en lui toute la doctrine de l'Église sur le sacrement de pénitence et l'exercice de la charité. Il vécut intégralement la pratique de cette doctrine et, par là, il montra au monde ce que peut la toute-puissance divine pour le pardon des péchés en ce sacrement, donné par Dieu à son Église. De même, une véritable connaissance de sainte Thérèse de Lisieux conduit à constater l'intervention visible de Dieu dans tout l'ascétisme catholique, mis en pratique par la petite sainte dans la vie contemplative, mais contemplative à la manière catholique, où toute mystique, toujours, s'achève dans la charité.

Objection : la médiocrité générale.

Vous m'objecterez peut-être : « Ce n'est pas l'extraordinaire, ce que presque personne ne peut voir, à savoir la sainteté canonisable qui peut être le signe de crédibilité; ce signe doit être à la portée de tous, il doit être l'ordinaire. Mais que voyons-nous à l'ordinaire ? Une immense multitude de croyants qui ne diffèrent des incroyants que par la fréquentation de l'église et l'accomplissement de rites dont nul ne voit l'efficacité; leur conduite dément visiblement ce que la foi enseigne, à savoir que ces rites opèrent par eux-mêmes une vie nouvelle. Il est même un grand nombre de prêtres, de religieux, voire d'évêques, dont la vie semble confortable : s'ils offrent leurs sacrifices à Dieu, ils ont leurs « compensations ». Ainsi parle quiconque n'est pas influencé par le préjugé de la foi, et bien des croyants pensent de même, mais n'osent le dire. »

L'objection, je le reconnais, ne manque pas de vraisemblance, et je vous concède bien volontiers que les chrétiens dont vous parlez masquent la lumière de l'Évangile. En eux, il y a scandale, et non témoignage rendu à la religion et à Dieu, scandale plus grand que n'en donne l'incrédulité de nos adversaires. Aussi ne sera-ce point la vie de ces croyants mauvais ou tièdes qui, par elle-même, amènera jamais à la foi; au contraire, elle en éloignera. De pareils catholiques semblent, par leur conduite, démentir l'action sanctifiante de leur religion : en eux, cette action n'est plus sensible, à première vue du moins. Quand de tels catholiques sont nombreux, quand ils en arrivent à former la grande, l'immense majorité, comme c'est le cas en telle ou telle région, on est tenté de se demander où donc est la puissance du catholicisme, à quoi il sert, s'il n'a pas fait faillite, et d'en conclure qu'il n'est pas une œuvre de la toute-puissance divine.

Et pourtant, pareille conclusion serait illégitime, car la religion est un principe de vie qui transforme les hommes dans la mesure seulement où ceux-ci coopèrent avec lui de toute leur énergie. Or, n'avez-vous pas remarqué vous-même que, partout où l'on rencontre cette coopération, l'on remarque aussi la transformation

des idées et des actes ? Même les mauvais chrétiens et les médiocres manifestent en leur vie l'influence discrète d'une puissance supérieure qui combat et vainc celle de ce monde, de la nature ou de la volonté pécheresse. Et cette puissance est celle de la vérité révélée, qui les oblige encore à renier leur péché, à l'expier, à le réparer, à témoigner ainsi implicitement de la réalité de cette force supérieure qui, même alors, agit encore en eux. Il s'ensuit que le spectacle d'une vie chrétienne ordinaire, fût-elle même tiède, ne manifeste pas la faillite des principes chrétiens, mais la réparation incessante des faiblesses et des chutes par la fidélité à ces principes. Et n'est-il pas vrai que là où cette fidélité est ou s'efforce d'être totale, se révèle une grandeur morale incomparablement supérieure à la plus scrupuleuse honnêteté de ce monde ? C'est une limpidité d'âme, une bienveillance active et humble, un dévouement illimité au bien, qui montre dans le catholique « intégral » un appel venant de plus haut, conduisant toujours plus haut, obligeant l'esprit à regarder au-dessus des horizons de notre nature pour découvrir la source de si haute noblesse d'âme et de si puissante force réalisatrice.

Or de pareils exemples se cachent dans la trame ordinaire et quotidienne de la vie catholique. Les chrétiens qui les donnent sont peut-être un parmi cent ou mille, mais ils existent, et pour peu qu'on cherche à servir et aimer Dieu de tout son pouvoir, on arrive bientôt à les découvrir. Ce qu'opère l'Église, ce sont eux, ce ne sont pas les médiocres ni les mauvais qui le font voir clairement. Dans les prêtres, dans les fidèles, tout homme trouve donc, pour peu qu'ils soient ce qu'ils doivent être, la montée visible vers Dieu, l'indication de la rencontre de toutes les énergies humaines avec une puissance de sainteté et de vie surnaturelle qui ne peut venir que de Dieu même. En tout bon prêtre, en tout vrai catholique, tout esprit droit trouve un commencement réel, une vraie participation de ce qui, chez les canonisés, est le signe divin dans tout son rayonnement : la sainteté résultant de l'acceptation sincère des trésors de l'Église, par qui nous participons de la plénitude de Jésus-Christ. Même imparfaite, du moment qu'elle reste sincère, la vie ordinaire que l'Eglise

prescrit et infuse au chrétien est de nature à élever les regards de qui la contemple, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent le rayon divin descendu vers eux.

Concluons. Décidément, le plus humble paysan du dernier des villages peut trouver dans la trame quotidienne de cette vie, les preuves certaines qu'il doit donner sa foi à Dieu sous peine de quitter la voie de la droiture morale.

Autre objection : les saints d'ailleurs.

N'allez pas argumenter comme suit : « Comment puis-je savoir que les saints ne sont pas des illuminés plus ou moins inconscients... ? » ou bien : « Vous définissez saints ceux qui répondent au patron tracé par l'Église, pétition de principe! » ou bien encore : « Quelle différence y a-t-il entre les fakirs, ou les saints bouddhistes, et ceux de l'Église ? », ou bien enfin : « N'y a-t-il pas des saints partout, et le brahmanisme, le bouddhisme ou l'Islam ne tendent-ils pas à unir les hommes à Dieu, vraisemblablement de la façon très variée dont Dieu veut sanctifier les hommes, et chaque homme en particulier, d'après son degré de culture, son tempérament, son intelligence ? » Si vous voulez raisonner ainsi, je vous renverrai tout d'abord à l'école des faits. Lisez une vie sérieuse, critique, d'une exactitude indéniable, par exemple celle du curé d'Ars par Trochu, ou celle de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus d'après ce qui a été publié du procès de canonisation, ou celle du fondateur de la Maison du miracle à Turin, le chanoine Cottolengo, vous y verrez : que la première caractéristique de tous ces bienheureux ou saints, c'est *la vérité* dans toutes leurs idées sur eux-mêmes, sur les âmes, sur Dieu... et que cette vérité (par exemple celle de la Providence paternelle de Dieu et de la bonté qu'ils doivent avoir eux-mêmes) est parfaitement et foncièrement humaine et d'autre part dépasse toutes les conceptions humaines et s'élève jusqu'au miracle tangible; vous y découvrirez donc que ce n'est pas au nom d'un critère préconçu que l'Église propose en leçon de vie la sainteté héroïque, **que c'est tout simplement au nom de la vérité humaine et divine;**

vous y constaterez enfin que dans l'exemple de ces saints non seulement resplendit un idéal supérieur d'humanité vraie, mais surtout rayonne l'influence d'une vie, d'une âme : la vie du Christ, l'âme de Jésus. Le saint se dévoile parfaitement homme parce qu'il cherche à être une parfaite image du Christ.

N'allez pas non plus vous embarrasser de la sainteté dans le brahmanisme ou l'Islam, ou le bouddhisme, avant d'avoir considéré sérieusement celle du catholicisme. Ce serait vouloir regarder d'abord *ailleurs*, et, sous prétexte que vous pourriez bien voir quelque chose ailleurs, vous dispenser de regarder ce que tout esprit droit reconnaît être un spectacle unique. Car, enfin, la religion catholique ne se propose que sur preuves de fait : et ces faits, c'est en son sein qu'il faut d'abord les envisager. Ensuite, étudiez le mieux que vous pourrez les ascètes et les mystiques de l'Islam ou du bouddhisme, etc... Qu'y verrez-vous ? Trois choses : la première, c'est que Dieu n'abandonne pas ces pauvres gens, et qu'on le voit bien à certaines de leurs conceptions élevées; la seconde, que ces conceptions ne leur viennent pas *de* leur religion, mais viennent à leur religion de leur noblesse naturelle, de ce que Dieu a mis en eux. S'ils peuvent monter vers Dieu dans leurs religions, c'est en suivant leur conscience. C'est ici la troisième chose : dans toutes les religions autres que le catholicisme, il arrive que la conscience prescrive de dépasser, d'abandonner, de contredire les traditions religieuses et ancestrales pour passer au catholicisme, ou du moins s'en rapprocher, autant qu'on a lumière pour cela (c'est ce qui arriva par exemple au martyr musulman Al Hallach), tandis que, dans le catholicisme, c'est dans la mesure même où l'on est strictement fidèle à sa religion que la conscience s'affine, s'approfondit, s'élève, conduit à la sainteté.

Bref, pour qui observe objectivement, la doctrine et les principes de l'Église apparaissent tout à la fois comme la lumière où baignent les cimes, visibles chez les saints, et comme la force interne qui a soulevé ces cimes au-dessus de l'écorce terrestre. Si ces cimes ne sont pas visibles tous les jours de partout, voilées par les brouillards terrestres, ce qui l'est, c'est le travail incessant

par lequel l'Église soulève la masse humaine dans la mesure où chacun accepte de se soumettre à son action.

Le miracle dans l'Eglise.

Pour achever le signe divin de la sainteté, pour donner la preuve tangible qu'elle n'est pas le produit d'énergies humaines galvanisées par l'idéal, Dieu accorde, quand il est nécessaire, et quand il le juge bon, le complément du miracle physique, extérieur.

Par miracle, les hommes ont toujours entendu une intervention visible de Dieu. C'est une œuvre souveraine de puissance sur la vie et la mort. Là où la Nature, laissée à elle-même, entraînerait l'homme à la destruction, la prière montant vers Dieu sauve l'être humain; là où les forces naturelles semblent n'agir plus que pour vouer l'être humain à la souffrance, Dieu intervient, rend le bien-être de la santé, mais en vue de fins supérieures, visiblement surnaturelles.

Car il importe de remarquer qu'aux ignorants aussi bien qu'aux théologiens, le miracle apparaît d'emblée, non pas seulement comme un phénomène insolite, extraordinaire, résultant d'inconnues, mais positivement, comme une réponse indubitable, claire, donnée d'en haut à la piété de l'homme, comme la marque d'une bonté paternelle. Il ne suffit nullement pour faire crier : « Miracle » à l'homme le plus simple, s'il a quelque sens chrétien et catholique, qu'une guérison lui semble inexplicable; il faut encore qu'il y discerne clairement, obligatoirement, une intervention spéciale de la Providence, une marque de la sollicitude du Père des cieux pour son enfant en détresse. Car il reconnaît qu'il y a miracle à la convergence des deux indices irrécusables : d'une part, l'*improportion certaine avec la marche ordinaire des choses de ce monde, et de l'autre, une signification, très haute de vérité morale et de bonté surnaturelle.*

Voyons d'abord les faits. De nos jours, les incroyants eux-mêmes ne nient plus que l'Église catholique soit la seule institution au monde qui puisse présenter des spectacles comme ceux

de Lourdes; « Crétins, sans doute, les croyants », écrivait ce pauvre Anatole France, « mais il est curieux que ces forces d'exception que dévoile le miracle ne jouent jamais que pour ces crétins ». Des centaines de médecins, incroyants aussi bien que croyants, et choisis parmi les meilleurs, attestent qu'une multitude de faits qui se sont passés à Lourdes sont inexplicables par les ressources de la médecine. C'est là un premier fait. Est-il significatif ?

Parmi les guérisons de Lourdes qui, si elles sont vraiment miraculeuses, fournissent la preuve expérimentale, le « signe » que Dieu est encore avec l'Église, avec son culte de Marie, et avec son adoration de l'Eucharistie, l'Église catholique, par l'organe de ses évêques, en a vérifié une bonne dizaine, peut-être deux dizaines actuellement. Elle en a pris la responsabilité, tout comme un propriétaire qui dirait : « Voulez-vous voir si mes titres sont valables ? Considérez attentivement ceux-ci, et vous jugerez si mes prétentions sont fondées ». Agissant ainsi, l'Église catholique ne commet aucune pétition de principe, mais elle avertit de ne pas chercher en dehors de la question, si l'on veut trouver la valeur de ses titres, et elle a pris, pour en garantir l'authenticité, toutes les précautions humaines et religieuses possibles.

Il y a plus. De par le monde, en plein XIX^e^ ou XX^e^ siècle, des héros incomparables ont vécu, que tous ceux qui les ont connus appelèrent « saints », vénérèrent, et qui, par delà leur mort, manifestent une puissance posthume inouïe, puissance d'intercession prouvée par des miracles, puissance telle que l'Eglise doit y voir la marque de la volonté divine que ces serviteurs de Jésus-Christ soient honorés et invoqués. C'est uniquement sur preuves de fait, de faits qui lui sont imposés à elle-même par le respect de la vérité humaine et divine, que l'Église béatifie et canonise.

Objections et échappatoires.

Derechef, comme pour la sainteté, regardons bien « *ce qui est* », et ne nous contentons pas de raisonnements théoriques dans

l'abstrait. Dans l'abstrait, on s'imaginera toujours qu'il est possible de dire : que la Nature recèle sans doute encore tant d'inconnues... et que la guérison est peut-être le résultat de forces d'exception (Renan), que la science ne peut dire autre chose que ceci : « Ce phénomène est inexplicable dans l'état actuel de la science », ou « le miracle n'est sans doute qu'un phénomène subjectif », ou encore « qu'il se passe partout des choses extraordinaires, voire dans les cliniques de chirurgiens, et qu'après tout on n'est guère sûr des diagnostics de médecins inconnus, qu'il est tout de même curieux qu'il ne se produise jamais de cas tellement clairs que nul ne puisse en douter, comme la reconstitution de membres qui n'existent plus; enfin que toutes les religions font appel au merveilleux, et que tous les « Livres sacrés » foisonnent de prodiges ».

De nouveau ce sont là ou bien des vues sur l'irréel, raisonnements autour et à côté des réalités de fait, ou bien de simples aveux d'ignorance qui ne peuvent entamer la certitude des faits acquis. Mettez-vous devant la réalité concrète de ces centaines de cas où il est clair que la Nature est dépassée, qu'une puissance plus haute, d'une tout autre bienveillance, d'une sollicitude toute personnelle est intervenue, et avouez que les obscurités qui vous restent ne sont que des obscurités; l'ignorance des « forces inconnues » ne peut servir même d'échappatoire en présence de cas concrets comme ceux qui sont exposés dans les ouvrages des docteurs Van der Elst, Le Bec, Molinéry, etc...

Vous vous demandez pourquoi jamais ne s'opèrent des recouvrements de membres qui n'existent plus. Dites-vous qu'il n'y a là sans doute qu'une suite du mystère de la Rédemption : le miracle, signe sensible de l'ordre surnaturel, de la Rédemption en Jésus-Christ, agit comme la Rédemption elle-même; il suppose présents les matériaux humains, restaure et guérit, mais ne crée rien. Jésus-Christ, maître de la vie et de la mort, est venu saisir et sauver l'humanité pécheresse jusque dans la mort, mais il l'a prise telle qu'elle était.

Remettez-vous devant les réalités, et vous n'arguerez plus, contre l'Église catholique, du « merveilleux » en dehors de son

sein. C'est précisément l'étude de ce merveilleux bouddhique, musulman, païen, que sais-je, qui fait conclure que le cas du christianisme est unique. Du catholicisme plutôt. Car n'est-ce pas Wesley ? —c'est un protestant en tout cas qui a dit : « Dieu n'a pas aimé le protestantisme jusqu'au miracle ». Si vous voulez bien accorder quelque crédit à mon étude personnelle, je vous avouerai qu'en dehors de l'Église catholique, j'eus beau chercher, je n'ai trouvé aucun fait merveilleux comparable à ses miracles, sinon dans l'Église russe. Mais si, parmi ceux qu'allègue cette Église, il en est de réels, ils se produisirent visiblement en faveur du catholicisme pratique qu'avaient gardé de saints moines fidèles à la tradition antique, tel, par exemple, Séraphin de Sarov.

De grâce donc, si vous doutez, remettez-vous devant un fait concret, de préférence un seul, pour mieux voir. Prenez par exemple le cas de Mademoiselle Tulasne. Elle gisait hors de connaissance, agonisante sur sa civière. Au moment où le Saint Sacrement allait venir devant la femme étendue à côté d'elle, sa voisine, celle-ci se sent inspirer de renoncer à sa propre guérison et d'offrir ce sacrifice héroïque, en guise de prière, pour la guérison de celle qui était là, si misérable à côté d'elle; elle accepte, et au même instant, Mademoiselle Tulasne est soulevée d'au-dessus de sa civière, elle retombe lourdement sur le sol... guérie complètement, définitivement... Vous pouvez vérifier tous les détails. Devant ce fait concret, que signifient les hypothétiques possibilités (miracles d'ailleurs;... suggestion... etc.), possibilités qui n'ont jamais abouti à des réalisations tant soit peu comparables ? Pouvez-vous vous dérober à la certitude que la prière de charité était inspirée d'en haut, et que le miracle fut le signe de bénédiction, de ratification à la marque d'amour donnée par la fidèle disciple du Christ Jésus ? Une seule issue pour vous, si vous voulez douter : c'est de révoquer en doute les détails matériels... mais vous pouvez les vérifier si vous le voulez, un à un, dans les pièces du procès de l'Ordinaire...

Ne vous contentez donc pas de regarder les choses en bloc : vous ne les voyez plus alors que schématiquement; la réalité de la vie vous échappe, et vous êtes exposé à la perdre de vue dans

vos argumentations et vos hypothèses. Pour bien juger du miracle, comme de la sainteté, il faut le regarder bien en face; ce n'est *qu'en présence* du signe divin, dans l'union intime avec lui, union d'un vouloir qui cherche toute la vérité que contient le signe, qui ne la veut pas laisser perdre, que l'on pénétrera au delà de l'enveloppe matérielle, physique, dont la volonté divine a daigné se servir et que l'on sera capable de recevoir ce que Dieu veut donner. Alors il importera peu que se présentent encore à l'esprit les arguties et les échappatoires, la droiture les jugera ce qu'elles sont, et elle prescrira à l'homme d'accepter de comprendre. Alors celui qui est pleinement sincère avec lui-même ne se reconnaît plus aucun droit d'imaginer qu'il n'a devant lui qu'un cas d'exception qui s'expliquerait peut-être plus tard... par un processus d'évolution exceptionnel... qu'un fait nouveau venant briser les cadres anciens..; non, il reconnaît qu'il doit s'incliner, parce que ce fait n'est nouveau qu'à cause de la vie nouvelle qui est venue d'en haut; la loyauté d'esprit lui impose le devoir de reconnaître que c'est de Dieu qu'est venue la vie.

L'Eglise, témoin permanent et garant du miracle.

Enfin, voici une dernière réalité de fait.

Il n'y eut aucune série de siècles laissée sans miracle. Au moment même où saint Jean Chrysostome venait de répondre à ceux qui demandaient : « Pourquoi donc ne voyons-nous plus jamais de miracle ? » « C'est qu'ils ne sont plus nécessaires, l'Église établie suffisant par elle-même à prouver sa mission »; au moment où saint Augustin venait de faire sienne cette réponse de Chrysostome, voici que Dieu, de nouveau, accordait ses *signes*, et ce furent les faits qui firent l'objet des fameux *libelli* du docteur d'Hippone, procès-verbaux ancêtres de ceux de Lourdes, relatant les merveilles de guérison obtenues au tombeau des saints martyrs.

Le miracle, aujourd'hui et à travers les siècles, n'est donc pas autre chose que la participation actuelle d'un héritage visible : les chrétiens y voient l'évangile continué jusqu'aujour-

d'hui, dans et par les œuvres que Jésus jadis appelait « ses œuvres », qui confirmaient sa parole, étaient « le témoignage rendu par le Père ». Donc pour nous, si du dehors le miracle apparaît comme une œuvre de puissance souveraine sur la vie et la mort, il se manifeste, en sa réalité intérieure, comme une participation de la puissance de Jésus-Christ, et une confirmation par Dieu de la foi placée en ceux qui se présentent comme nous transmettant le Christ. Possédant aujourd'hui dans et par l'Église l'héritage de Jésus-Christ, nous savons pour ainsi dire d'avance que la Tradition est vraie qui nous a légué les évangiles comme récits véridiques. Le miracle actuel nous est garant, sinon de tel ou tel miracle évangélique, du moins de la réalité des signes « fondamentaux »,de celui notamment que Jésus a lui-même qualifié de « signe » par excellence : sa résurrection, dont le miracle actuel n'est qu'une participation. Les témoins de ce signe, les « Douze » étant des saints, formés et choisis par Jésus, attestant ce qu'ils ont vu de leurs yeux, ne l'attestant que par obéissance à Dieu même, ne peuvent pas avoir attesté comme venant de Jésus, comme vu et vécu par eux-mêmes, ce qui leur serait venu d'ailleurs; et les saints qui, après les « Douze » apôtres, attestèrent avoir reçu d'eux et de leurs continuateurs autorisés, et de nul autre, ne peuvent pas non plus ne pas avoir dit vrai. La chaîne se continue ainsi, de successeurs d'apôtres en successeurs d'apôtres, d'évêques en évêques, jusqu'aujourd'hui : norme de la vérité du Christ.

De tout ceci l'ignorant, l'homme du peuple se rend compte confusément, aussi bien que le savant. L'Église catholique a, elle aussi, ses chercheurs, ses critiques et ses savants, mais ce n'est pas à eux surtout, comme tels, que le chrétien s'en remet pour sa foi : c'est à ses prêtres, à ses évêques, comme tels. Et le chercheur lui-même, l'homme d'études catholique, de même que le « charbonnier », se rend compte de la garantie incomparable, à la fois humaine et divine, que présente l'organisation essentielle de l'Église, à savoir l'organisation hiérarchique du témoignage. Cette garantie est celle de l'Unité, de la Catholicité, de l'Apostolicité. Et ceci encore, visiblement, est un héritage; l'héritage

d'une chaîne précieuse, continue, de témoins vivants, dont le premier devoir, le premier souci, c'est de ne prêcher, comme étant de foi, comme étant fondement de la foi, que ce qui est reconnu tel par l'autorité compétente. Le « charbonnier » se rend compte encore, en gros, que l'autorité compétente, en une organisation comme celle de l'Église, a pour primordiale exigence l'obéissance, la conformité avec ce qui a été reçu. L'organisme même de l'Église apparaît au « charbonnier » une organisation de sûreté absolue, contrôlée, entourée de toutes garanties. Humaines, ces garanties, ou divines ? Les deux à la fois, car si c'est l'organisation qui assure humainement le maintien des principes de vérité... c'est en elle que se produisent les miracles, c'est elle donc dont Dieu même garantit la véracité.

Concluons. S'il est vrai que, à travers les siècles jusqu'au jour présent, l'Église catholique présente tout ensemble les garanties humaines d'esprit de vérité et d'obéissance totale à ce qui apparaît venir de Dieu, et les signes divins qui confirment son enseignement et sa pratique, il est certain, pour tout catholique qui a connaissance de ces signes, qu'il suit la vraie voie, qu'il est dans la vérité de vie, voulue par Dieu. Il a cette certitude, et il ne se l'est pas faite à lui-même par une étude critique, historique ou philosophique, sujette à bien des chances d'erreur, mais c'est Dieu même qui la lui donne par les signes de l'Église.

Quant aux mystères, à l' « édifice colossal des dogmes de l'Église » dont vous parlez, mon cher professeur, je remets à une autre occasion de vous montrer qu'il n'est pas un de ces mystères qui, dégagé des essais malencontreux d'explications anthropomorphiques, remis dans la simplicité traditionnelle, ne vous fasse admirer et adorer en l'œuvre divine une plénitude de vérité et de bonté. A croire de pareils mystères, la raison humaine s'élève et s'approfondit au lieu de se renier ou de s'abandonner.

Ainsi donc, mon cher ami, les difficultés de toutes sortes que vous m'avez si souvent exposées ne peuvent ébranler votre certitude de foi. Il n'y a pas lieu de la mettre en doute; il n'y a pas

lieu de penser qu'elle n'est pas « humaine », sous prétexte qu'elle ne reposerait pas sur des « motifs perçus ». Elle est parfaitement, noblement humaine, reposant sur la connaissance intime des faits les plus beaux qui soient, sur l'exercice des facultés les plus nobles, l'intelligence dans sa faculté de pénétration et de synthèse, la volonté dans son rôle d'appétit du bien moral, inséparable de la vérité; mais elle est aussi divine, inspirée par Dieu même, guidée par lui, maintenue par son aide. Car il est indubitable que, si Dieu accorde ses signes du dehors, vous donne de les apercevoir à votre portée, et d'en comprendre la signification, c'est qu'Il vous attire à Lui, dans la pleine lumière, celle de Jésus-Christ, lumière de la grâce, lumière de la foi; il est indubitable qu'au fond de votre conscience, en votre intelligence même, s'adressant à votre liberté, rayonne la vérité divine. A vous d'y répondre, en attachant votre âme, le regard de votre esprit, non sur les ténèbres de ce monde, mais sur les signes qui brillent dans l'Église, et font reconnaître la valeur de son témoignage.

Maurice CLAEYS BOÚÚAERT, S. I.